

Prière de l'Oiseau

Seigneur, vous avez mis la force dans mes ailes, La grâce dans mon vol et l'élan dans mon cœur...

Mes nids portent bonheur aux toits qu'ils enguirlandent La plume que je perds calcètré un autre abri...

Je couve les berceaux, et je veille la tombe; Je hais tout ce qui rampe, et j'aime en liberté...



Mondanités

M. et Mme Robert Moore ont quitté la Passe Christian pour se rendre à New London, Conn., où ils passeront plusieurs mois.

Mlle Pearl Wight a ajourné à 30 mars le lunch qu'elle devait donner jeudi.

Mlle Elise Richardson est de retour d'un séjour chez M. et Mme Frank B. Williams à Patterson, Lnc.

M. et Mme James W. Prévost font des invitations pour le mariage de leur fille, Elizabeth Marie, avec M. Albert de Ben, lundi le 28 mars à 6 heures du soir, à l'église Ste-Anne.

M. et Mme Hugues de la Vergne et leur famille passeront l'été en Europe.

Mlle Joséphine May est de retour d'un séjour à la Passe Christian.

M. et Mme Walter Humphreys ont été les hôtes de M. et Mme J. Morrison à New Roads, Lnc., ces jours derniers.

Le tournoi de bridge annuel du Country Club aura lieu dans la soirée du 30 mars.

Mlle Margot Lelong séjournera en Virginie pendant la chaude saison, mais elle ira auparavant passer quelque temps chez M. et Mme Almiral, à Hempstead, L. I.

M. et Mme Urbain Laroussini sont arrivés récemment de Chicago et sont descendus à l'Hôtel Dénéchaud. Mme Emmanuel Seann est avec eux pour quelque temps.

Le Dr et Mme S. F. Mioton ont été la semaine dernière les hôtes de M. et Mme A. M. Underwood à Franklin, Lnc.

Mlle Georgine Denis partira dans quelques semaines pour l'Europe où elle va passer l'été.

M. et Mme P. A. Lelong, Jne, ont pris des appartements à l'Octavia, et ils occuperont le mois prochain.

M. et Mme E. E. Richardson ont donné un dîner mardi soir en l'honneur de M. et Mme Robert Downey, qui partent prochainement pour l'Europe. La pièce de centre de la table ornée de roses roses, était un navire formé de vis de senteur, d'oeillets roses et de violettes. Les convives étaient M. et Mme Downman, Mlle Sadie Cameron, Mlle Sadie Cameron, Mlle Sadie Cameron...

M. et Mme William J. Formento ont passé quelques jours à Covington, Lnc, la semaine dernière.

Mlle Martha Gilmore a réuni quelques amies à un bridge intime qu'elle offrait à Mlle Margaret Morse, de Washington, mardi après-midi.

Mme Charles M. Greene donnera une partie de bridge whist le lundi de Pâques, en l'honneur de sa fille, Mme Robert Gaylor, de Chicago, qui passe quelque temps chez elle.

Mlle Margaret Richardson donnera au Country Club, mercredi, un lunch auquel ont pris part, Mme Chapman H. Hyams, Jr, M. et Mme C. W. Hammill, de New York, le comte Maroni et M. Frank A. Munsey, de New York.

Mme Bessie Behan Lewis est de retour d'un voyage à Panama.

M. et Mme Walter Saxon ont donné un dîner mardi soir, en l'honneur du Sénateur Jones du Maryland.

M. et Mme Charles A. Farwell passent quelque temps à Covington, Lnc.

Mlle Lucia Miltenberger a donné un très joli lunch au Country Club, mercredi après-midi, en l'honneur de Mlle Samuel D. McAllister. Les autres convives étaient Mme James Miltenberger, Mme Wilfred Miltenberger, Mme Jeanne Castellano, Mme Edwin Miltenberger, Mme Alfred Patterson, Mme Bryan Black et Mlle Hilda Meyer, Lily Mehlie et Stéphanie Levert.

M. J. E. Sinnott passe quelque temps à Washington, D. C.

Jam A Dixon et M. Warren Johnson, Russ Breazale et Richard Gannon. Des pois de senteur et des fourgères ornaient la table.

The Thursday Five Hundred Club a été reçu cette semaine chez Mlle Mary Atkinson. Etaient présentes, Mmes Roger de Rode, Harry McCloskey, George Grayard et Miles Stella Jumonville, Louise Levy, Anita Morel, Gertrude Stott, May Sproule, Alice Gravelly, Adelia Mophy, Lucie Massie, Eleanor Grayard Jennie Fee, Letta Levy. Les prix ont été gagnés par Mlle McCloskey et Mlle M. Atkinson. La prochaine réunion aura lieu chez Mlle Jennie Fee.

M. et Mme Martin L. Matthews se rendront prochainement à Covington où ils vont passer quelques jours.

Une soirée dansante a été donnée hier soir par les membres du Chess Checkers and Whist Club.

Samedi dernier une réunion charmante du Club des Quarante a eu lieu chez Mme Fred W. Parham. Au milieu d'une nombreuse assistance, Mlle Benoit a fait une très intéressante conférence sur la "Comédie Française." Illustrée par des tableaux vivants qui ont eu le plus grand succès. Les artistes de l'époque mentionnés étaient très heureusement représentés par Mmes Davis Sessums, W. J. O'Donnell, Philip Werrius, Mason Smith, Mlle Emma Grimes, Mlle John E. Elliott, Jr, Albert Tolédano, Hunt Henderson et le petit Cleveland Sessums. Une berceuse chantée par Mlle Julia Wogan et plusieurs morceaux de musique exécutés par Mme Marye Brooks Trezevant pendant les tableaux ont beaucoup ajouté à l'attrait de cette ravissante soirée. Parmi les personnes présentes, M. et Mme Peter F. Pescud, Dr et Mme Hamilton Jones, M. et Mme Arthur Norris, Mme James W. Hearn, Mme Charles Durieux, M. et Mme Robert Eskridge, Mme M. B. Trezevant, Mme Rudolf Woeste, Prof. et Mme V. B. Dixon, Mmes Walker Spencer, Horatio Turner, Victor Meyer, Alfred Loyard, Hild, Miles N. Pat, Hilda Meyer, Lottie Miller et beaucoup d'autres.

Mme Walter C. Keenan a donné une partie de cartes hier après-midi, en l'honneur de Mlle Marie Thérèse Mather de St-Louis.

Mlle Martha Gilmore passe quelques jours à la Passe Christian chez M. et Mme Richard Sprague.

Mlle La Hines de Kansas City est actuellement l'hôte de sa sœur, Mme J. L. Onorato.

M. Ernest Burguitère est de retour d'un voyage à Cuba.

Mme William P. Richardson et Mlle Margaret Richardson ont réuni quelques personnes à un lunch qu'elles donnaient chez elles, jeudi après-midi, en l'honneur de Mme C. W. Hammill de New York. La table était décorée de coupes d'argent garnies de roses Killarney et de muguet. Les invités étaient Mmes Richardson, James A. Paeck, Léon Gilbert, Henry V. Beer et Robert Gaylor.

M. et Mme George Rose sont de retour du Nord et occupent leur résidence à la Passe Christian.

Mme Phillip Millard a donné une partie de bridge hier, pour sa mère, Mme Brooks.

Mme E. Howard McCaleb passe quelque temps chez son fils, M. Thomas McCaleb, à Los Angeles, Cal.

M. et Mme John D. Minor ont regagné leur demeure à la campagne après un court séjour dans cette ville.

M. et Mme John Labouisse et leur famille vont désormais résider dans les environs de Natchez, Miss., où ils ont acheté une propriété dont ils prendront possession prochainement.

Mlle Mary Soule a donné mercredi après-midi une charmante partie de bridge dont les prix, des ombrelles de printemps, ont été gagnés par Mmes Nugent Vain, Lucien E. Swayze, Edward Cruse, Henry Manion et Mlle Elizabeth Plunkard. Mlle Soule recevait pour Mme Charner Scaife, de Chicago.

Jeudi dernier Mme E. E. Soule donna un lunch au Pickwick Club en l'honneur de Mme Clifford Y. Harvey et de Mme Charner Scaife de Chicago.

Mme Charles V. Moore, de la paroisse Terrebonne a passé la semaine chez ses parents, M. et Mme W. Follock.

M. et Mme Marshall Weilborn ont réuni quelques amis à une partie de bridge intime, mardi soir.

La Fraternité Omega Beta Delta fait des invitations pour une soirée dansante qui aura lieu à l'Athénium le 1er avril.

M. John J. Gannon est de retour d'un voyage à Washington, D. C.

The Thursday Bridge Club a été reçu jeudi soir par Mlle Beatrice Kennedy chez ses parents, M. et Mme Philippe Notz. Les assistants comprenaient Mlle Kate Notz, Mary Ashley Stanton, Carrie Wainwright, Olga Debus, Jeanne Arnaud, Jessie et Emma Tebo, Salie Truffant, Hilda Phelps et M. M. Tom Hardie, John Pouché, Bernard Avégnio, Robert Robertson, Henry Burguitère, Allen Kennedy, James Tabo et Henry Stouffer. Les prix ont été obtenus par Mlle Kennedy et M. Levert.

Lundi après-midi, une réception offrira le Woman's Club en l'honneur de Mme George Gilmer. L'heure sera de 3 à 5 heures, à l'Hôtel Dénéchaud.

Mlle Ella Levert est de retour de Covington.

Mme E. St. Clair Burke et ses enfants sont les hôtes de M. et Mme C. M. Soria à la Passe Christian.

M. David Urquhart est arrivé mardi de San Francisco.

Mlle Cécile Pasteur est de retour de la Cité où elle a passé quelques semaines chez Mme O. N. Ogden.

LE VERTIGE DU SANG

On parlait un soir d' "impulsion" chez le docteur Anstin-Lagrauge. Un conseiller à la Cour de cassation, M. de Liantaud, nous conta cette étrange histoire :

"J'étais alors juge d'instruction à Orléans, commença-t-il. Un matin je fus avisé d'un crime commis à quelque distance de la ville, un Arabe trouvé mort sous une haie de crêpe, et si misérablement arrangé que ce n'était plus qu'une bouillotte de chair, une loque rouge. Aussitôt je me disposai à partir et demandai une civière et quatre hommes. Les trois premiers, des philosophes contemplatifs comme on voit tant là-bas, vêtus au soleil le long des murs, se laissèrent régler tranquillement sans protestation; le quatrième opposa la plus vive résistance. C'était un gaillard de taille moyenne, mais bien découplé, d'une structure élégante et forte. Il avait le masque espagnol dans toute sa sécheresse bronzée, des yeux noirs, des joues bleues, des cheveux en cascade de soie autour des tempes. Au moment où un vagabond prêt aux pires besoins, semblait-il et dont je ne pouvais m'expliquer les serpuces..."

"Pourquoi refuser-vous de nous suivre ? lui demandai-je. Il répondit : "Parce que je ne peux pas regarder les morts... ceux qui l'on a tués..."

Et en même temps il se prosternait devant moi m'étreignant les genoux, me baisait les mains, avec toute la démonstrative chaleur de sa race.

"Laissez-moi ici, je vous dirai tout... je vous jure qu'il n'y a pas caprice de ma part... c'est au dessus de mes forces, la vue du sang me rend fou..."

Je l'enfermai dans mon cabinet, posai mon valet de chambre en planton devant la porte. Quand je revins il était parfaitement calme et me remercia avec effusion :

"Vos soupçons ne doivent pas s'égarer sur moi, me dit-il alors; je suis un meurtrier, c'est vrai, mais innocent du crime qui vous occupe. Et sans que j'eusse besoin de l'interroger davantage :

"Je m'appelle José Guardia, je suis né à Albuquerque en Estramadure. Très jeune j'entraî dans le cuadrilla d'El Ronquillo, une épée comble on n'en verra plus de longtemps là-bas. J'avais de la souplesse, du courage, et le métier me plaisait; j'avancai rapidement. A vingt-quatre ans, j'étais "prima apada" et travaillais pour mon compte. Ce fut toute de suite la célébrité, la fortune. On m'appela, on me réclamait partout, de Xérés à Pampelune, d'Astorga à Valence. Les hommes me jetaient leurs chapeaux, les femmes leurs bijoux..."

"Un jour tout cela se rombré dans une maladresse. "C'était à Loboille, près de Carthagène, dans une de ces corridors de village, où l'on improvise une arène avec des chariots rangés en cercle. J'avais devant moi un taureau grand comme une chèvre, mais rusé comme un démon et prompt comme une balle. Une première fois je le manqua. Le coup était beau pourtant, et donné selon les règles; un murmure d'étonnement courut dans la foule..."

"Je reffis quelques passes des plus difficiles et pointai à nouveau. La bête se débatta encore, emportant ma "malleta" au bout de ses cornes. Alors sous les vociférations et les sifflets je perdis la tête; je fus non un torero, mais un boucher; jamais animal n'a été lardé, abîmé, massacré d'une façon plus indigne. Je dus quitter l'arène. Ma cuadrilla se joignit aux spectateurs pour m'accabler d'insultes. C'était le déshonneur pour eux tous dans la personne de leur chef. Et ainsi leurs jalousies anciennes éclatèrent. Ils se vengèrent des succès que j'avais toujours accaparés, de la gloire que je portais seul. Un picador, Miguel Almonte, en vint jusqu'à me menacer du poing; je marchai sur lui et le frappai au visage. Dix minutes plus tard, en un coin désert de campagne, nous nous aborâmes au combat."

"Almonte était un adversaire redoutable, mais je le valais; ma navaja mordit la première, traca vers l'establade en travers de ses côtes. Il riposta aussitôt et m'atteignit au front. La douleur fut insignifiante, quelque chose comme une brûlure rapide. Le sang coulait sur mes paupières, m'aveugla. Je l'étais vivement d'un revers de main; mais il continuait de ruisseler en pluie, m'inondant les joues, m'en traçant dans les narines et dans la bouche..."

"Et pour la première fois j'en respirai, j'en goûtai l'âcreté chaude. — Que s'est-il passé en moi alors ? J'étais pourtant habitué à la vue et à l'odeur du sang... le mien me fit l'effet d'une liqueur dont la moindre goutte suffit à griser, d'un de ces poisons qui allument dans les veines un feu de folie..."

"Je bondis sur Almonte d'un air furieux élan, que toute parole était impossible; et je le frappai à la poitrine, au ventre, à la tête. Il tomba. Alors je m'accrochiai sur lui, je m'acharnai à le cribler de coups..."

"Cette aventure dans ma bouillotte démolit mes forces, me donna en même temps un délire, une soif de voir le sang de l'autre jaillir, m'enfermer, se mêler au mien. Tous mes gens de la cuadrilla étaient là. Ils m'arrachèrent du corps, et l'un d'eux, en voulant me désarmer, me blessa à la main..."

"C'était mon meilleur ami, mon inséparable, un Sévillan du nom de Salvador Ruiz. Nous n'avions qu'un logis, une boutique et une âme, et jamais l'ombre d'un sourire de femme ne s'élevait glissée entre nous..."

Je me rai sur lui pourtant... Ce ne fut plus un duel, mais un assassinat. Je frappai à tour de bras, au hasard, aveuglé toujours, n'ayant que le sonnet du sang dans mes yeux, sur mes mains, l'ivresse du sang dans ma bouche..."

Puis tout à coup mes muscles se raidirent comme paralysés, il me sembla que la terre se creusait sous moi, et je m'affaissai évanoui..."

"Je dus rester ainsi près de deux heures. Le soleil rasait les collines quand je repris connaissance. Mes camarades s'étaient esquivés; j'étais seul avec les deux morts étendus sur le dos, défigurés, effrayants. Leurs lèvres blanches semblaient rire; les yeux d'Almonte, ternes et vitreux, regardaient le ciel..."

Je me penchai sur Salvador dont les paupières s'étaient abaissées; j'étais tout son cœur, j'étais son souffle, plus rien. Il devait être mort lui aussi; ses mains glaçaient les miennes. Alors, dans l'épouvante de mon crime, je m'enfuis, je pris ma course à travers champs. Un frisson me glaçait des pieds à la nuque, et mes cheveux se dressaient piqués dans mon crâne comme des milliers d'aiguilles. Je marchai ainsi toute la nuit dans la direction de Carthagène; quand j'y arrivai, l'aube allait poindre."

"Je me mêlai aux gens de port, affectant une allure dérangée, m'infiltrant en simple curieux des baignades en partance. Justement, le courrier d'Orléans allait l'ancre; je m'embarquai aussitôt. A l'avant de moi des affaires d'eux mêmes, des indifférents. Personne ne me connaissait, ne remarquait mes vêtements lacérés, mes blessures encore saignantes. Pourtant, ma frayeur ne s'apaisa que vers la haute mer; alors je me couchai sur le pont, écorché de fatigue, et je m'endormis."

José Guardia s'arrêta comme pour reprendre haleine. Pais avec un embarras visible :

"— Ici, reprit-il, se place un fait amené par des circonstances si futures, si ridicules même, que j'hésite à les dire. Mais cela va vous éclairer sur mon compte, et vous comprendrez que je dois être autre chose qu'un meurtrier ordinaire. Le soir, vers cinq heures, le steamer de bord moussa sur la point, vint s'asseoir à nos côtés: Il tenait d'une main une poule vivante, et de l'autre un coquean. Je ne sais pourquoi, instinctivement je me détournai. Si je n'avais été si las, je me serais levé; j'aurais changé de place..."

"Je m'appliquai à regarder la mer... mais les sourdes plaintes de la volaille que l'autre en serrait, étouffait dans ses bras, le criement des plumes qu'il lui arrachait me tendaient les nerfs. Une agouasse m'étreignait, et j'opposais la même résistance que si quelqu'un m'eût saisi aux épaules pour m'obliger à me retourner."

"Oui, je puis dire que je me suis raidi de toutes mes forces, que mes yeux s'attachaient au large désespérément, mais une volonté primait la mienne. Ma tête vira par accades, et je vis l'acier se planter dans la chair blanche et le sang jaillir..."

Alors soudain la crise me reprit, l'affreux vertige de la veille. Je retrouvai sur mes lèvres, au fond de ma gorge, l'exacte sensation de cette couleur tiède, écorante, qui me grisait, me plongeait en la folie du meurtre. Je me dressai avec la geste irraisonnée, l'irrésistible impulsion de m'emparer du coquean, et de tuer cet homme qui ne m'avait pas provoqué, que je ne connaissais point..."

Je le voyais indistinct déjà à travers un brouillard pourpre... il me semblait que sa figure, ses mains, toute sa personne étaient rouges, et j'éprouvais l'exaspération féroce des taureaux devant les plus flottantes des "capas" écarlates..."

"A ce moment, une voix très douce s'éleva près de moi, une voix de femme... Machinalement, je tournai la tête... Une jeune mère qui tenait son enfant dans ses bras, lui apprenait à dire des prières; et le petit répétait les mots en bredouillant, les mains jointes, ses grands yeux dilatés, suivant le balancement des monnaies sur les lames frangées d'écume... Ce que je ressentis alors je ne saurais bien l'exprimer."

"Ce fut comme une carence, un apaisement; et même temps les larmes me montaient aux yeux, des souvenirs m'assaillaient si lointains, si précis pourtant, toute mon enfance heurtée, échoyée, instruite en l'amour de Dieu et du prochain par une mère semblable, toute ma vie honnête et droite, jusqu'à ce jour où une fatalité avait armé mon bras, avait fait de moi un assassin et un fou!"

mon torero, reprit-il. Ce qu'il m'en reste à vous dire est très espagnol, d'une fantaisie amusante ou se résume l'esprit de ce peuple qui n'ot de tambour de basque aux oraisons, et associe les coups de navaja aux amulettes bénites. Après un assez long silence, José Guardia ajouta plein d'émotion :

"— Dieu a eu pitié de moi, m'a apporté une grande consolation dans ma détresse... Un jour j'étais sur le port; un homme se planta devant moi les bras croisés. Mon cœur s'arrêta alors après un grand coup, comme un ressort qui se casse, et je faillis tomber de saisissement; j'avais reconnu Salvador."

"— Toi ! vivant ! m'écriai-je. "Et je me jetai à son cou riant et pleurant, lui de bonheur et de foi."

"— Trêve aux simagrées ! Si-t-il d'une voix rude en me repoussant. Je t'ai trouvé sans te chercher, régressa nos comptes d'abord, on s'embranchera plus tard."

"— Alors je compris et secouai la tête : "Je ne me battrais pas avec toi, Salvador."

"— Il se mit à ricaner : "Serait-tu devenu lâche par hasard, et te ferais-tu toujours des adversaires désarmés comme je l'étais à Loboille..."

"— Tu peux m'insulter tout à ton aise, répliquai-je, je ne me battrais plus avec personne, j'ai fait un serment, je le tiendrai."

"— C'est ce que nous verrons ! cria-t-il. "Sa main déjà se levait sur moi, je la saisis et l'emprisonnai dans les miennes :

"— Écoute, suppliai-je, tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir... là-bas j'ai été frappé de démence. "Et je lui racontai tout au long ce que je viens de vous dire."

"— On ne peut en vouloir à ceux dont la raison est partie dans le vin ou dans le sang... on leur pardonne et on les plaint... quels griefs avais-je contre toi... aucun, tu le sais bien; tu étais mon ami le plus dévoué et le plus cher... comment expliquer alors ce qui s'est passé ? ... Et te croyais mort, je t'ai pleuré comme un frère, j'ai prié pour toi chaque jour... L'argent que j'avais amassé, je l'ai donné aux églises, aux bonnes œuvres qui méritent les indulgences... Du peu que je gagne ici, j'en distrais les trois quarts pour faire dire des messes à ton intention..."

"Salvador m'avait écouté avec impatience d'abord, croyait à de lâches excuses. Mais peu à peu la sincérité de mes accents le troublait; il sentait que je disais vrai, et sa colère tombait comme un feu qui s'éteint. Aux dernières mots il s'attendrit brusquement :

"— Bien sûr que tu m'as frappé sans savoir, dans un moment de folie, que tu m'as pleuré, que tu as prié et fait prier pour le repos de mon âme..."

"— Sur les os de ma mère, je le jure ! "Je ne l'en veux plus, fit-il en me tendant la main, mais vois-tu, les choses sont ainsi qu'il faut nous séparer... Quoi que tu dises et que tu fasses, il y aura toujours du sang entre nous, et je serais souvent tenté de t'en demander compte... mieux vaut nous éviter désormais. "Il s'éloigna quelques pas la tête basse."

"— Et Miguel Almonte ? demandai-je dans une anxiété d'espoir. "— Oh ! bien mort celui-là ! C'est à son intention que tu devras faire dire les messes."

"Puis après un dernier geste d'adieu, il disparut derrière un monticule de ballots et de caisses... Bientôt deux ans de cela, et je ne l'ai plus revu..."

"J'en dirai autant de José Guardia, ajouta en terminant M. de Liantaud. A-t-il failli... S'est-il sauvé... A-t-il fini un bagne ou dans un cabanon d'aliéné ? Je l'ignore. Mais dans les dispositions d'esprit où je le quittai, je suppose que plus volontiers qu'il est devenu un capucin ou un ermite."

chique des devises, et qui avait d'abord scandalisé, est devenue celle de l'héroïsme; elle est un peu audessus de la morale, et plus brillante qu'elle. L'éclat en aveugle sur les imperfections qui pourraient subsister dans la vie. Il peut même dispenser des devoirs les plus simples et les plus modestes. Certaines gestes ne peuvent pas espérer d'être beaux; celui de payer ses dettes, de lever son enfant, d'économiser son revenu; mais que don Juan donne un louis au pauvre, il est sublime. La vie de Cartonche comprend un très grand nombre de traits pareils. Il est vrai que Cartonche est merveilleusement un héros national, et que toute la France est rafiola. Réjouissons-nous donc d'avoir une morale du geste; à tout prendre elle vaut mieux que celle du discours. Dans un monde de plus en plus sotif, elle règle presque toute la vie. Dans un monde de plus en plus aventureux, elle devient efficace et nécessaire. Elle est la renaissance de la chevalerie."

Cette beauté du geste a de grands avantages; qui sont justement ceux de l'héroïsme; elle est un peu audessus de la morale, et plus brillante qu'elle. L'éclat en aveugle sur les imperfections qui pourraient subsister dans la vie. Il peut même dispenser des devoirs les plus simples et les plus modestes. Certaines gestes ne peuvent pas espérer d'être beaux; celui de payer ses dettes, de lever son enfant, d'économiser son revenu; mais que don Juan donne un louis au pauvre, il est sublime. La vie de Cartonche comprend un très grand nombre de traits pareils. Il est vrai que Cartonche est merveilleusement un héros national, et que toute la France est rafiola. Réjouissons-nous donc d'avoir une morale du geste; à tout prendre elle vaut mieux que celle du discours. Dans un monde de plus en plus sotif, elle règle presque toute la vie. Dans un monde de plus en plus aventureux, elle devient efficace et nécessaire. Elle est la renaissance de la chevalerie."

CUISINE, Foie de veau en papillotes

Enfermer chaque tranche de foie dans la toilette de porc après avoir mis dessus et dessous une couche de fines herbes et de champignons hachés très fin, sel et poivre. Mettre les papillotes sur le grill à feu doux et servir lorsqu'elles ont pris une belle couleur.

Artichauts à la lyonnaise

Couper les artichauts par quartiers, retirer le foie et couper aux ciseaux très soigneusement toute la partie verte des feuilles. Laver les artichauts ainsi préparés dans de l'eau légèrement vinaigrée pour les empêcher de noircir.

Mettre dans une sauteuse moitié beurre et moitié huile d'olive, y ranger les artichauts debout afin que les fonds seuls prennent la sauce, les mettre sur un feu vif. D'autre part, faire revenir dans du beurre un peu de lard de poitrine dés, ajouter une cuillerée de farine, faire un roux blond, mouiller avec de la glace de viande, du jus ou du bon bouillon, laisser faire un bouillon; jeter cette sauce sur les artichauts lorsque ceux-ci auront pris une belle couleur. Laisser mijoter et achever la cuisson au four. Cinq minutes avant de servir, ajouter du jus de citron.

Soufflé à la béchamel

Beurre..... 40 gr. Farine..... 60 gr. Lait..... 1 1/2 litre Sucre vanillé..... 100 gr. Sel..... 1 pincée. Œufs..... 4

Mettre dans une casserole le beurre et la farine, faire un roux blanc, mouiller peu à peu avec le lait chaud, ajouter une pincée de sel, le sucre vanillé. Après un bouillon, retirer la sauce du feu. Casser les œufs, séparer les blancs des jaunes, mélanger d'abord les jaunes d'œufs à la sauce en fouettant, puis les blancs battus en neige. Mettre le tout dans un plat beurré, faire prendre à four doux, servir immédiatement.

Haricots verts à la maître-d'hôtel

Éplucher les haricots, les laver, s'ils ne sont pas complètement propres, à l'eau très chaude, l'eau froide les durcirait, les jeter dans une grande quantité d'eau bouillante salée, sur un feu ardent, afin que l'ébullition ne s'arrête pas. Quand ils sont cuits, ce qui se reconnaît à ce qu'ils s'écrasent sous la pression des doigts, les égoutter de suite (s'ils les haricots restent dans l'eau une fois cuits, ils jaunissent immédiatement), dans une passoire sur une casserole d'eau bouillante afin qu'ils ne refroidissent pas; les sauter ensuite dans la casserole avec du beurre frais, du persil haché, sel et poivre; ne pas laisser cuire le beurre. Les tenir sur le coin du fourneau jusqu'au moment de les servir. Les dresser sur un plat chaud.

LA FEMME SVELTE L'EMPORTE.

Le jour de triomphe de la femme svelte est arrivé. "La plus mince est la plus élégante", disent les couturières.

Cette nouvelle aurait attristé la femme grasse il y a un an. Elle aurait essayé la diète ou l'exercice. De nos jours, cependant, la femme qui est trop gaisse pour la mode va chez un pharmacien et achète une boîte de tablettes de Prescription Marmola, en prend une après chaque repas et au moment de se coucher et réduit ainsi rapidement son embonpoint excessif.

Ces tablettes, étant fabriquées suivant la fameuse prescription sont parfaitement inoffensives, et elles sont aussi la préparation la plus économique qu'une personne puisse acheter, car elles ne contiennent que 75 sous la grande boîte, dont une suffit souvent pour que l'on commence à perdre de 12 à 14 onces de gras par jour. Presque tous les pharmaciens ont ces tablettes en stock, mais s'il arrivait au votre de ne pas avoir toutes vendues, vous pourriez facilement en obtenir une boîte en vous adressant aux fabricants, la Marmola Company, 415 Farmer Bldg., Detroit, Mich.

LES BEAUX GESTES

La fortune des mots émergeait On dit aujour d'hui : "Il a fait un beau geste." Disant cela, on a tout dit. Un beau geste, celui de l'homme qui avoue aux parents les dangers de l'ivresse et les plus dignes de pitié et de respect, les arrangements de sa croix; un beau geste, celui de l'ouvrier, qui, au lieu d'une lettre un peu vive, essaie la face de son adversaire et tire en l'air; un beau geste, ça que trait d'humanité, de grandeur d'âme, de courage et de dévouement. La vertu a pris la forme concise, définitive et dramatique d'un geste. On est confondu que l'expression ne date pas de plus de vingt ans.

De tout temps, les Français ont agi avec un goût héroïque de l'éclat. Mais on n'avait pas trouvé la formule qui consacrerait ce goût. Quand les pairs démissionnèrent en 1830, et plus récemment les magistrats, cherchez entre toutes les louanges qui leur furent données, un éloge de leur geste; vous ne le trouverez pas. Quand Bayard égaré l'honneur de trois demoiselles, leur mère ne dit pas au chevalier sans reproche: Quel beau geste! Cette exclamation d'enthousiasme n'a pas volé sur les lèvres des hommes avant que M. Laurent Tailhade, il y a près de vingt ans, au lendemain d'un attentat anarchiste, exprimât ainsi le peu de cas qu'il faisait de députés périssables. Aussitôt célèbre, elle s'est insinuée dans le langage et dans les esprits. On la retrouve en 1896, dans "Cyrano de Bergerac". Quel geste! dit Cyrano après avoir lancé sa bourse à Montfleury. Quel geste! répète-t-on à chaque trait qui nous enlèche. Et comme le succès crée la vertu, chacun de faire un geste qui soit beau. La plus anar-

— La ne fait pas l'histoire de